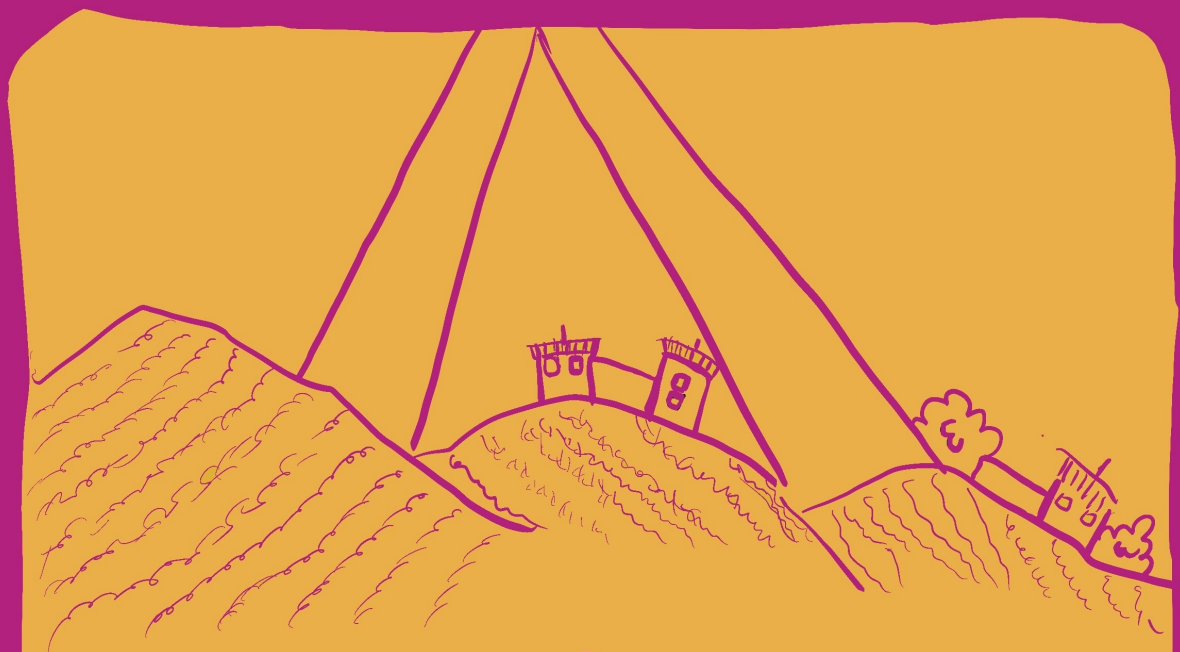


HOLLYWOOD

en

Beaujolais

par Laëtitia Heurteau

Laëtitia Heurteau

Hollywood en Beaujolais

© Laëtitia Heurteau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1669-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Maman, près de moi tous les jours,
À Camille, pour ton encouragement déterminant.

“Nous portons tous un masque, et vient un moment où il tombe.”
– Oscar Wilde

Première partie

1.

« Un cowboy surgissant en plein Beaujolais et lui parlant dans la langue de son père… c'était tout simplement inouï. »

Vallonnée, verdoyante, lumineuse : cette région du Beaujolais avait, à n'en pas douter, un charme fou. Mais le moment tombait mal pour s'extasier.

Quand la Smart s'était mise à hoqueter quelques minutes plus tôt, Laura s'était sagement garée sur le bord de la route. Dans le champ voisin, des vaches l'avaient observée, impassibles. Elle n'avait pas cédé à la panique – ce qui était, en soi, déjà un petit miracle.

Face à l'écran de son téléphone affichant une absence de réseau criante, elle s'était rappelé l'existence de la carte Michelin dans la boîte à gants, recommandée une heure plus tôt par ce loueur de voitures à l'obligeance un peu trop marquée. Là encore, elle avait fait preuve d'un calme imperturbable.

À son arrivée dans la boutique, le quinquagénaire au crâne dégarni, pendu à son téléphone derrière son comptoir, avait raccroché en la voyant. Engoncé dans un costume gris trop petit et d'une propreté douteuse, il s'était raclé la gorge avant d'afficher un sourire appuyé.

Récupérer ce véhicule loué par son nouvel employeur ne devait être qu'une formalité : quelques papiers, un passeport, et hop, les clés. Mais en remarquant l'identité américaine de son passeport, le vendeur s'était exclamé, enthousiaste :

— Ah ! L'Amérique ! New York, la ville qui ne dort jamais ! Martin Scorsese, Robert De Niro ! Vous vivez là-bas ?

— Oui, c'est-à-dire que…

Il l'avait interrompue d'un geste :

— Pardon, mais je ne suis pas comme votre ancien président, George Bush Jr, ma petite dame : je ne sais pas faire deux choses à la fois, moi ! Ha ha !

Appliqué comme un élève apprenant à lire, il s'était mis à recopier ses coordonnées, tapant d'un seul doigt sur le clavier de son ordinateur datant de Mathusalem. Laura regardait sa montre : elle était déjà très en retard.

— Je vois que vous êtes américaine, mais vous n'avez quasiment pas d'accent…

— Ma mère était…

— Pardon, je vous interromps encore, mais ce fichu ordi vient de s'éteindre. Il me fait souvent le coup de la panne. Rien d'inquiétant. Un peu de patience. Vous

n’êtes pas trop pressée ?

— Eh bien justement…

Il s’était penché derrière son bureau pour relancer la machine. L’unité centrale avait émis des bruits de ventilation suspects. Durant un bref instant, l’homme avait perdu de sa civilité, s’épongeant le front. Puis un son nouveau avait annoncé que son compagnon informatique s’était ressaisi.

— Voilà qui nous rassure, n’est-ce pas ? Alors, que disions-nous ? Ah oui : une boîte de production de films a loué ce petit bijou. Ça doit être sympa de bosser dans le cinéma. Décidément, vous vivez une vie passionnante.

— Pardon, Monsieur, mais je suis assez pressée. Pourriez-vous me montrer la voiture, en attendant que votre ordinateur, eh bien… reprenne vie ?

— Mais bien sûr ! Suivez-moi !

Large sourire retrouvé, il avait ouvert la porte du bureau, lui indiquant l’ascenseur au fond du couloir. Laura s’apprêtait à appuyer sur le bouton quand il l’avait retenue par le bras :

— Je viens de me rappeler que l’ascenseur doit être réparé. Prenons l’escalier : c’est au troisième sous-sol.

— Bien sûr… au troisième sous-sol…

Dans l’escalier mal éclairé, aux murs écaillés, il avait repris son discours volubile :

— Ah, le cinéma, le septième art ! Sans indiscrétion, vous êtes actrice, n’est-ce pas ?

— Non. Interprète.

Il avait semblé déçu, puis avait accéléré le pas.

— Ah oui, traductrice. On en a besoin aussi, bien sûr !

Arrivé en bas des marches, il avait poussé la porte coupe-feu avec force. Dans le parking à la lumière grésillante, un seul véhicule était garé : une Smart pimpante, vierge de tout kilomètre.

Surprenant le regard hésitant de Laura, il s’était empressé de lui donner les clés.

— C’est vrai que vous, les Américains, vous voyez tout en grand : les rues, les voitures, jusqu’aux pots de yaourt ! Mais croyez-moi, vous ne serez pas déçue : une vraie conduite agile, tout confort.

Laura avait ouvert la portière, circonspecte.

— Mais où mettre exactement ses jambes ?

— Eh bien… avec le siège qui coulisse, ça ne devrait pas poser de problème. Regardez : radio, wifi, GPS, Bluetooth. Je vous laisse l’essayer ?

— Oui, merci.

Assise au volant, elle avait baissé la vitre, tourné la clé, entrepris une marche arrière. Dans ce parking vide, rien de compliqué. Une musique classique douce avait envahi l'habitacle.

La conduite se révélait très « agile », en effet. Quelles curieuses expressions avaient les Français.

En entreprenant un deuxième tour de piste, Laura avait senti que cette bulle de confort, microscopique mais réelle, allait finalement lui convenir.

— OK, je la prends. Allons signer les papiers.

En vérité, elle n'avait pas le choix. La production lui avait réservé cette voiture et rien d'autre.

Elle avait subi encore une bonne demi-heure le discours du vendeur passionné *aussi* par les séries US.

À présent, assise à l'abri sous son chêne, elle retira ses chaussures à talons, qui lui écorchaient les pieds depuis le matin, et tenta d'éplucher la carte Michelin. En vain.

Elle s'assoupit.

***

Elle se réveilla en sursaut. En contre-jour, une silhouette se découpait dans la lumière agressive du début d'après-midi.

Le spectacle avait de quoi surprendre : des baskets poussiéreuses, un jean troué sombre, un large T-shirt kaki à manches longues, des cheveux gris emmêlés rassemblés en catogan sous un vieux chapeau de cowboy. Des lunettes d'aviateur, une moustache poivre et sel. La tête penchée, l'homme la dévisageait en mâchant son chewing-gum avec une énergie presque inquiétante. Il s'adressa à elle en français.

— *Ouais, girl… hum… salut. Toi, parler anglais ?*

— Euh… oui, répondit-elle faiblement, surprise d'identifier presque aussitôt l'accent traînant du Missouri.

— Cool ! Dis voir… c'est pas l'endroit idéal pour s'cogner une bonne sieste, tu trouves pas ?

— C'est drôle. Je me faisais la même réflexion, rétorqua-t-elle, acceptant sa main pour se relever.

— Tu causes anglais… ben j'ai d'la chance ! déclara le type, retirant sa main aussitôt.

Un cowboy surgissant en plein Beaujolais et lui parlant dans la langue de son père… c'était tout simplement inouï.

Elle s’appuya contre l’arbre pour remettre ses chaussures douloureuses.

Désignant la Smart du doigt, il ajouta d’une voix rocailleuse :

— Un problème avec ta caisse, c’est ça ? J’peux p’t’êt’ t’aider. Ça fait un bail que j’ai pas joué aux mécanos, mais enfin… on peut tenter, comme on dit chez nous-autres.

Elle leva le pouce en guise d’assentiment et le suivit.

— Mets-toi derrière le volant, pour voir.

Habituellement, elle détestait qu’on lui donne des ordres. Mais là, captivée par le spectacle de cet improbable compatriote, elle obéit sans broncher. Quel âge pouvait-il bien avoir ? Cinquante-cinq ? Soixante-cinq ? Soixante-dix ? Impossible à deviner.

Penché sur le moteur, il pestait et jurait comme un ours.

— Merde… comment ça fonctionne déjà, c’t’affaire ? J’suis pas Johnny Depp, moi. Attends voir…

Quelques manipulations plus tard :

— Vas-y, la miss, tourne la clé maintenant !

Elle s’exécuta. Rien.

— Attends… mais c’est bien sûr… Bon, ça va l’faire. Retente un peu !

Toujours rien.

Excédée, elle le rejoignit sous le capot.

— Vous avez essayé la courroie ? Enfin… je ne sais pas, moi. Je suis totalement néophyte.

— Ben, au point où on en est… tiens, pourquoi pas ! Retourne à ton volant.

Il suivit ses indications. Elle tourna la clé. Le moteur se mit immédiatement en marche.

Il s’essuya les mains sur son jean, referma le capot d’un coup sec, puis s’installa naturellement sur le siège passager.

— Joe, à ton service ! Tu s’rais pas un peu paumée, des fois ? Si tu veux, j’connais un peu les environs.

Elle tenta de l’observer de profil, mais il bougeait sans cesse. Étonnamment, ce Joe ne sentait pas si mauvais que son look le laissait présager. Quant au réseau de son portable… toujours rien.

— Écoute, Joe, c’est très sympa de vouloir me guider, mais je doute que tu connaisses la “Ferme des Merles moqueurs”. Introuvable sur la carte.

Il haussa les épaules.

— « Les Merles moqueurs » ? C’est là où j’vais justement ! Allez, deal ! Roule, ma poule !

Laura opina, appuya sur la pédale, et reprit le contrôle du véhicule – puis de la route.

***

Après avoir gigoté plusieurs minutes sur son siège, fasciné par la taille réduite de l'habitacle, Joe finit par croiser les bras et s'enfoncer dans un mutisme profond.

Ce n'était peut-être pas plus mal. Elle ne voyait pas vraiment ce qu'elle pourrait échanger avec cet ostrogoth, tout droit sorti d'un western spaghetti.

Se sentant observée, elle se concentra sur la route, décidée à ne plus lui prêter attention. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il ne rompe le silence.

— Si c'est pas trop indiscret, la miss… j'pourrais savoir pourquoi tu dois t'rendre là-bas ? Tu sais qu'y a un gros tournage en ce moment, avec une big star hollywoodienne. Y a des types de la sécurité partout. Ça rigole pas.

Cette coïncidence la fit tiquer.

— Vraiment ? Tu y travailles aussi, Joe ?

— Ouais, on peut rien t'cacher, répondit-il en lui donnant un petit coup de chapeau. Alors ? Ton job sur ce tournage, Miss… ?

— Laura. Pardon, Joe, je ne me suis pas présentée.

— Pas d'problème, Laura ! Et si t'as pas envie d'répondre, te sens pas obligée.

Ce Joe se révélait plus civilisé que prévu. Elle haussa les épaules, plus amène.

— Non, Joe. Aucun mystère. Je viens en renfort comme interprète pour la prod' française.

— Ah ouais ? Sympa, ton job, dis-moi !

— Oui… enfin, j'ai surtout perdu une bonne heure sur le planning et…

— Ben ça, le planning, ça m'connaît ! soupira Joe.

L'image incongrue de Joe, esclave des agendas, la fit sourire. Sans prévenir, il se mit à faire défiler les stations de l'autoradio et s'arrêta sur un morceau de heavy metal. Volume à fond. Elle sursauta. Mieux valait ne pas faire de vagues.

Joe ouvrit sa vitre, protégeant son chapeau d'une main contre l'air chaud.

Arrivée à un croisement, elle freina, attendant ses instructions. Il se cala à nouveau sur son siège.

— Tiens, ici, on va prendre à gauche.

Une vingtaine de minutes plus tard, elle se fit la réflexion qu'ils repassaient – probablement pour la troisième fois – devant cette petite route en pente… avec, au bout, le même château aux pierres dorées, toujours en ruines et toujours là.

Mais soumettre ce constat à Joe était au-dessus de ses forces. Elle tenta plutôt de se montrer cordiale.